

André Major

LE SOURIRE D'ANTON
OU L'ADIEU AU ROMAN

Carnets 1975-1992

BORÉAL
COMPACT

*Une des proses les plus
vraies, les plus belles
qui s'écrivent au Québec.*

Gilles Marcotte, *L'actualité*

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Extrait de la publication

LE SOURIRE D'ANTON
OU L'ADIEU AU ROMAN

DU MÊME AUTEUR

- Le Froid se meurt*, poèmes, Atys, 1961.
- Holocauste à 2 voix*, poèmes, Atys, 1961.
- Nouvelles* (avec Jacques Brault et André Brochu), *Cahiers de l'AGEUM*, 1963.
- Le Cabochon*, roman, Parti pris, 1964; Éditions de l'Hexagone, coll. « Typo », 1989.
- La Chair de poule*, nouvelles, Parti pris, 1965; Éditions de l'Hexagone, 1989.
- Félix-Antoine Savard*, essai, Fides, coll. « Écrivains canadiens d'aujourd'hui », 1968.
- Le Vent du diable*, roman, Éditions du Jour, 1968; Stanké, coll. « 10/10 », 1982; Boréal, coll. « Boréal compact », 1998.
- Poèmes pour durer*, Éditions du Songe, 1969.
- Le Désir suivi de Le Perdant*, pièces radiophoniques (préface de François Ricard), Leméac, coll. « Répertoire québécois », 1973.
- L'Épouvantail*, roman, Éditions du Jour, 1974; Stanké, coll. « 10/10 », 1980.
- L'Épidémie*, roman, Éditions du Jour, 1975; Stanké, coll. « 10/10 », 1981.
- Une soirée en octobre*, théâtre (présentation de Martial Dassylva), Leméac, coll. « Théâtre », 1975.
- Les Rescapés*, roman, Quinze, 1976; Stanké, coll. « 10/10 », 1981.
- La Folle d'Elvis*, nouvelles, Québec-Amérique, 1981; Stanké, coll. « 10/10 », 1988; Boréal, coll. « Boréal compact », 1997.
- L'Hiver au cœur*, novella, XYZ, 1987; (avec une présentation de Jean-François Chassay), BQ, 1992; Boréal, coll. « Boréal compact », 2001.
- Histoires de déserteurs* [*L'Épouvantail*, *L'Épidémie*, *Les Rescapés*], Boréal, 1991.
- La Vie provisoire*, roman, Boréal, 1995.
- Nous ferons nos comptes plus tard. Correspondance, 1962-1983* (avec Jacques Ferron), Lanctôt, 2004.
- L'Esprit vagabond*, carnets 1993-1994, Boréal, 2007.
- Prendre le large*, carnets 1995-2000, Boréal, coll. « Papiers collés », 2012.

André Major

LE SOURIRE D'ANTON
OU L'ADIEU AU ROMAN

Carnets 1975-1992

Boréal

© Les Éditions du Boréal 2012
Dépôt légal : 4^e trimestre 2012
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Major, André, 1942-

Le sourire d'Anton, ou, L'adieu au roman : carnets, 1975-1992

(Boréal compact ; 234)

Éd. originale : Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2001.

ISBN 978-2-7646-2190-5

1. Major, André, 1942- . Journal intime. 2. Écrivains québécois – Journaux
intimes. I. Titre. II. Titre : Adieu au roman.

PS8526.A453Z53 2012 C848⁷.5403 C2012-940967-7

PS9525.A453Z53 2012

ISBN PAPIER 978-2-7646-2190-5

ISBN PDF 978-2-7646-3190-4

ISBN ePUB 978-2-7646-4190-3

Ces carnets couvrant une longue période d'écriture ont été présentés à la revue Études françaises, qui leur a décerné son prix en 2001. Publié aux Presses de l'Université de Montréal, Le Sourire d'Anton ou l'adieu au roman reparaît chez mon éditeur habituel, dans une version légèrement remaniée; je m'en suis tenu à un toilettage stylistique et à des modifications mineures : quelques notes ou entrées ont été supprimées, d'autres simplement resserrées. Tout au long de ma relecture, aucune purge importante ne m'a paru s'imposer, mes observations sur la littérature, de même que mes jugements sur la société et la culture québécoises me semblant avoir conservé leur pertinence. C'est donc dire que je persiste et signe en toute connaissance de cause ce livre où je me retrouve, une décennie plus tard, tel qu'en moi-même je demeure.

A. M.
été 2012

C'est à nous de veiller à ce que dans un univers de plus en plus abstrait, jamais la parole vivante de l'homme ne cesse de retentir.

WITOLD GOMBROWICZ,
Journal (1953-1956)

C'est un drôle d'ouvrage que celui-ci, assez différent de ceux que j'ai publiés jusqu'ici avec plus ou moins de bonheur, plus ou moins de succès, plus ou moins de régularité, plus ou moins de tout ce qu'on voudra ; un ouvrage fait de bric et de broc, inspiré par l'humeur du moment, l'observation directe et l'évocation du passé, rédigé au courant de la plume (car j'use encore de cet outil tombé en désuétude, bien qu'il soit, j'en ai fait l'expérience, infiniment plus pratique de se brancher sur l'ordinateur). Quand je m'y adonne — chez moi, le soir ou tôt le matin, dans un café ou une salle d'attente, dans une aérogare ou un train —, je ne sais trop à quoi cela aboutira ni à quoi cela pourra bien servir en fin de compte. Parfois c'est la rêverie qui m'entraîne hors des sentiers battus, parfois l'indignation pure et simple, ou encore le souci d'engranger des matériaux qui pourraient éventuellement amorcer une nouvelle ou un roman. La plupart du temps, c'est le lieu où, libéré du devoir de bien paraître, je m'explique avec moi-même, m'insurge contre le désordre du monde, traduis des sensations ou encore exhume des souvenirs qui ont survécu au brouillage de la mémoire. Mais toujours, et d'une manière

qu'on pourrait dire obsessionnelle, je m'efforce de corriger ce personnage insatisfaisant dont je porte le masque et auquel, par le biais de cet exercice quasi quotidien, je tente d'échapper pour essayer d'atteindre à une plus grande vérité — à un peu plus de lumière. Seulement ça : la lumière diffuse d'un langage qui prend le maquis, loin du tohu-bohu des grandes routes où roulent à toute vitesse les vérités d'hier et les flambant neuves qui demain seront périmées. Ce n'est sans doute pas la voie royale de la création, encore qu'en y mettant le meilleur de soi-même on puisse parvenir à exhausser ce genre bâtard où la confession menace à tout moment de s'abîmer dans l'anecdote, quand elle ne dérape pas dans le narcissisme le plus commun. Ce voyage à l'intérieur de soi, on le poursuit pour liquider ce qui reste de ses nostalgies et pour enfreindre l'espèce de mutisme où on est tenté de se réfugier et qu'on a hérité comme une tare familiale. Il ne s'agit pas de rendre compte du quotidien — activité qui aurait l'inconvénient majeur de tout considérer sans le moindre recul et d'accorder trop d'importance à ses humeurs —, mais de traquer le trait durable auquel le temps a fini par octroyer une signification particulière, d'en solliciter le pouvoir secret et de lui permettre, dans le meilleur des cas, de s'épanouir dans l'ample perspective du mémorialiste.

Dans ces carnets, donc, le narrateur court le risque d'être impudique — et vulnérable — en évitant le détour commode de la fiction et en oubliant toute bienséance morale ou idéologique, et ce n'est qu'en se relisant qu'il mesure l'audace ou la témérité d'une franchise susceptible de lui aliéner ses lecteurs. Mais qui sont-ils, les lecteurs de ces carnets, sinon des proches et des membres d'une

famille élargie, sans doute désireux d'y trouver des échos réconfortants de leur propre expérience plutôt que les accents trop personnels d'une voix discordante qui risque de troubler la fête de famille avec laquelle on confond souvent l'exercice littéraire. Si j'ai longtemps différé leur publication, n'en livrant que des fragments (dans la revue *Liberté* de 1984 à 1986, puis dans *Les Écrits* en 1998 et en 2000), c'est par crainte de m'isoler davantage et, peut-être, d'avoir à justifier tout écart par rapport aux impératifs, disons socioculturels de la famille élargie à laquelle j'appartiens, que je le veuille ou non. Mais il y a belle lurette que je ne m'y sens pas à mon aise, incapable d'accorder ma voix à celle du chœur célébrant le Québécois nouveau. Nouveau, s'il faut à tout prix l'être, j'entends que ce soit à ma façon et non selon les articles du petit catéchisme en vigueur chez nous. Je peux me tromper aussi souvent que le premier venu, mais je préfère m'égarer parfois plutôt que d'abdiquer toute lucidité au profit d'un ralliement qui me tiendrait l'esprit en laisse. Tant pis si l'homme que je suis dans l'ordinaire de sa pensée risque d'être mal vu ; je préfère être condamné pour mes travers qu'approuvé pour ma complaisance. Je comprends que, comme tout peuple minoritaire, le nôtre éprouve la tentation de faire bloc contre le doute et l'incertitude de son destin, quitte à souscrire, comme c'est le cas chez nous depuis trop longtemps, à ce que Milosz appelait *la pensée captive*, mais c'est là un devoir auquel je ne puis consentir.

Ces carnets témoignent, entre autres choses, contre le principe d'originalité : on y entend en effet, parfois discrètement, la plupart du temps avec emphase, les échos des voix grâce auxquelles la mienne s'est peu à peu affirmée et

affinée sans renier jamais cette parenté plus profonde encore que celle du sang. Que ma voix soit pleine de tant d'échos, j'y vois la preuve de ma pauvreté originelle, de ce manque d'originalité que je revendique non sans orgueil et de mon besoin aussi ancien que profond de reconnaître mes dettes en faisant partager un bien que je voudrais commun.

Bien qu'il m'ait d'abord servi à jalonner un parcours souvent imprévisible et parfois chaotique, ce journal a peu à peu pris le relais des autres formes d'écriture, jusqu'à devenir le centre à la fois douloureux et lumineux de mon existence, en même temps que l'instrument d'une lente libération. Libération — que je préfère appeler détachement — grâce à laquelle j'ai pu faire le vide en moi pour que le monde y afflue avec « sa beauté et son épouvante », pour reprendre l'expression de Robert Louis Stevenson. En relisant les pages qui suivent, celui que je suis aujourd'hui ne se reconnaît pas toujours ni entièrement dans celui dont il a fait le portrait, un peu à son insu et par petites touches. Un portrait qu'il était tentant de retoucher, moins pour l'améliorer que pour le rendre plus ressemblant à celui que je suis devenu. Parce que, forcément, les années passant, les décennies même, je regarde celui que je croyais être ou que je m'efforçais d'être comme s'il était, dans une certaine mesure, un étranger, quelqu'un à qui je pourrais reprocher une tendance à l'exagération, par exemple, et une intransigeance qui m'ont fait raturer un passage ici et là. Guère différent en cela des autres genres littéraires, le journal est d'abord un brouillon qu'on n'en finit pas de mettre au propre en préservant une manière personnelle de dire des choses parfois difficiles. Flaubert écrivait à

Louise Colet, le 16 novembre 1852, qu'il fallait « revenir aux robustes *outrances* » et que « la littérature, comme la société, a besoin d'une étrille pour faire tomber les galles qui la dévorent ». Mais de nos jours, pour paraître outrancier, il suffit de ne pas user du langage formaté des *lobbies* et de ne dorer la pilule ni à soi ni aux autres.

La Minerve, août 2000

1975 – 1983

1975

Septembre • Depuis toujours j'aspire à une pensée assez vaste et poreuse pour absorber toute la réalité, et tout ce que je trouve, ce sont des vérités provisoires, partielles et souvent insatisfaisantes mais auxquelles je m'accroche, comme si j'étais incapable de vivre pour vivre, sans l'inspiration d'une quelconque certitude.

Se faire le zélateur de la lucidité, au nom de quoi? De quelle insupportable vérité? Viser les illusions d'autrui quand soi-même on s'illusionne sur l'art, quand on prétend qu'écrire permet de survivre au vertigineux ennui du non-sens?

J'ai déjà parlé au nom de tous, usant du *nous* comme d'un droit naturel, jusqu'à ce que je comprenne que c'était une forme d'imposture. On est seul devant le langage comme devant tout le reste, même si c'est à la rencontre des autres qu'on ne cesse d'aller. On est seul et on devrait avoir la modestie de se contenter de n'être qu'une voix parmi les

autres, ni plus ni moins autorisée que n'importe laquelle. Cela vaut certainement mieux que de prophétiser, l'esprit aussi fermé que le poing, comme ces professionnels de la marche à suivre, ces interprètes de l'âme collective. Que les hommes politiques prétendent incarner la vérité collective, cela n'a rien d'étonnant : le métier l'exige. Mais l'artiste, et plus particulièrement l'écrivain, dont l'une des fonctions est de rappeler le caractère singulier de toute parole, est d'abord l'interprète du rêve qu'il porte, le complice de ses doubles, l'écho des appels qui le hantent.

La québécoiserie, compliquée de mauvaise conscience marxiste, exige de l'écrivain qu'il se soumette à l'impératif catégorique du bien commun à défaut de quoi il renoncerait à témoigner authentiquement de la réalité historique. Mais on ne se méfie jamais assez d'une authenticité de commande. Il n'y a peut-être pas d'autre authenticité que celle qui répond à ses propres exigences, et celles-ci n'ont rien à voir avec la morale civique.

Novembre • Terminé *Les Rescapés*, troisième et sans doute dernier volet de mes *Histoires de déserteurs* où je me sentais d'autant plus à l'aise que j'y pouvais circuler librement, je veux dire d'un lieu à l'autre et d'un ensemble de personnages à l'autre, en jouant avec le ton aussi bien qu'avec l'éclairage du récit. Cette marge de manœuvre, cette errance de la narration où l'esprit d'aventure trouve un lieu d'épanouissement, j'aurai du mal à y renoncer à l'avenir.

S'il ne s'agit pas de changer le monde, ou de vivre avec cette illusion vitale, à quoi bon écrire ? J'ai parfois l'impression

qu'écrire n'entame en rien l'énigme de la vie et que c'est encore et toujours en pure perte, et faute de mieux qu'on y cherche un sens possible.

1977

17 mars • Quand il s'agit d'exiger de l'écrivain qu'il se mouille, qu'il se salisse les mains, on ne se gêne pas. On ne cherche pas à comprendre la portée réelle de la littérature ni sa visée transhistorique. Car que retient-on trop souvent de Miron, de Ferron ou d'Aquin, sinon qu'ils ont témoigné de notre impasse historique ? Quant à l'écrivain qui prend ses distances, on le relègue vite dans les marges de la vie collective. Aquin, lui, a mis en scène de façon saisissante son adieu à la vie : une balle dans la tête, testament laconique qui tient du constat d'échec. Tout le papier qu'on noircira ces jours-ci servira surtout à déplorer la perte du personnage qu'il a été, bien plus que celle de l'écrivain. On dit qu'il souffrait de sentir son peu de poids dans la balance de l'Histoire et qu'il attendait un appel. Appel qui aurait tardé à lui parvenir. Comme écrivain, il était gâté : récompenses officielles, analyses critiques en abondance et respect général. Il était l'un de nos rares écrivains à être pris au sérieux, lu aussi attentivement et commenté. J'imagine qu'il devait se trouver devant une espèce de vide, et incapable de survivre à son propre silence, comme cela risque d'arriver à ceux qui refusent de parler pour parler ou de se répéter. Sa mort, la brutalité de cette rupture, le refus profond qu'elle dévoile m'ont comme paralysé. Je peux comprendre le désespoir, la folie aussi, mais cette violence dirigée contre soi et, par ricochet, contre les autres, c'est intolérable.

Table des matières

1975 – 1983	17
1984 – 1987	33
1988 – 1989	85
1990	117
1991	131
1992	147

CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

En couverture : Catherine Farish, *Tripoli 2011*.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN OCTOBRE 2012
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN
À GATINEAU (QUÉBEC).



André Major est surtout connu pour son œuvre de romancier et de nouvelliste. Cette œuvre compte une dizaine de titres, dont la grande trilogie des Histoires de déserteurs. Depuis une douzaine d'années, cependant, c'est par l'art du carnet (*Le Sourire d'Anton*, 2001; *L'Esprit vagabond*, 2007; *Prendre le large*, 2012) qu'il poursuit son aventure littéraire. André Major a reçu le Prix du Gouverneur général (1977) et le prix Athanase-David (1992).

234

BORÉAL
COMPACT

BORÉAL COMPACT PRÉSENTE DES RÉÉDITIONS DE TEXTES
SIGNIFICATIFS – ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE, THÉÂTRE,
ESSAIS OU DOCUMENTS – DANS UN FORMAT PRATIQUE ET À
DES PRIX ACCESSIBLES AUX ÉTUDIANTS ET AU GRAND PUBLIC.

PRIX DE LA REVUE ÉTUDES FRANÇAISES 2001

« On peut vivre sans écrire, on ne peut pas écrire sans vivre », écrit Georges Perros dans ses *Papiers collés*. Cette affirmation va très loin, du moins pour moi, qui ne puis ni me résoudre à vivre sous l'empire des mots ni me contenter d'un quotidien trop bavard. J'ai besoin de beaucoup de silence et de rêverie pour entendre le cœur du monde battre en moi avant d'en transcrire les pulsations dans mon idiome. Au fond, c'est à cela que j'ai toujours prétendu, plus ou moins consciemment : me faire l'interprète des voix qui n'ont d'écho que par mon entremise. Écrire, en aucun cas, ne doit devenir un métier. Notre seul métier, notre devoir même, est d'abord de vivre. J'écris par besoin d'aller au-delà du vécu, pour répondre à un appel pressant, pour toutes les raisons qu'il est possible d'invoquer, mais sans m'éloigner « d'un seul pas du tourbillon de la vie », ainsi que le rappelle Gombrowicz.

A. M.